

RÉFLEXIONS SUR LE PRIVILÈGE BLANC

Pierre Tévanian

Que veut dire être blanc ? Jusqu'à un passé récent, je ne m'étais jamais posé une telle question, car jamais on ne m'avait interrogé à ce sujet. C'est du reste la première réponse que l'on peut apporter : « Être blanc, c'est ne pas avoir à se poser la question "qu'est-ce qu'être blanc ? ", ne pas avoir, contrairement aux Noirs, Arabes et autres non-Blancs, à s'interroger sur soi-même, son identité et la place qu'on occupe dans la société, parce que cette place va en quelque sorte de soi. » Du moins cette place va de soi dans la mesure où, en plus d'être blanc, je suis de sexe masculin, hétérosexuel et d'origine sociale aisée. L'essentiel de mon propos sur la condition blanche peut d'ailleurs s'appliquer à la condition d'hétéro, de mec ou de bourgeois.

Être blanc n'est en effet pas une simple affaire de couleur de peau. Jack Lang ou Jacques Séguéla, par exemple, ont le teint plus mat que beaucoup d'Arabes, d'Antillais ou de métis, mais ce sont eux les Blancs. Être blanc ne signifie pas simplement avoir la peau claire, mais plutôt : ne pas être identifié comme un Noir, un Arabe, un Asiatique, un Turc ou un musulman, ne pas porter certains stigmates. D'où une seconde réponse : « Être blanc, c'est avant tout ne pas subir la discrimination comme les non-Blancs la subissent. Ce n'est pas avoir une certaine couleur mais occuper une certaine place – un certain rang social. » Blanc n'est en effet pas une catégorie raciale, mais une catégorie sociale. La race est, comme la classe et le sexe, une construction sociale, et le racisme, comme l'oppression de classe et l'oppression de genre, s'incarne dans une souffrance sociale : ne pas trouver d'emploi ou de logement parce qu'on est noir ou arabe, être exclu de l'école parce qu'on porte un voile, etc. La « question raciale » n'est donc pas dans un rapport d'altérité avec la « question sociale » : elle en est une composante.

« Être blanc, c'est avant tout ne pas subir la discrimination comme les non-Blancs la subissent. Ce n'est pas avoir une certaine couleur mais occuper une certaine place – un certain rang social. »

LE MAL-ÊTRE RACISTE

Être blanc est à l'évidence plus confortable qu'être non blanc, mais il existe pourtant un mal-être blanc, qui prend diverses formes. J'emploie cette formule en clin d'œil à deux livres de Dominique Vidal :

Le Mal-être juif et Le Mal-être arabe. Indépendamment de l'intérêt – réel – de ces livres, j'ai toujours éprouvé un certain malaise, lié à leurs titres, car le plus urgent était à mes yeux de parler du mal-être blanc. Les Blancs sont en effet malades d'une maladie qui s'appelle le racisme [Tevanian, 2008] et qui les affecte tous, sur des modes différents, même – j'y reviendrai – lorsqu'ils ne sont pas des racistes. Ce racisme consiste en une discrimination systémique aux dépens notamment des Noirs et des Arabes. C'est cette discrimination qui engendre chez ceux qui la subissent ce fameux mal-être arabe dont parle Dominique Vidal. Le premier mal-être blanc est donc le racisme. Son stimulus extérieur est toujours le même : le Noir, l'Arabe, le musulman, bref les non-Blancs, ou plus précisément les non-Blancs lorsqu'ils se pensent, s'expriment et se comportent comme des égaux – car c'est toujours la prétention à l'égalité, et non la seule différence de couleur, qui rend malade un nombre considérable de Blancs. Cette maladie se traduit par des symptômes divers, qui peuvent s'apparenter entre autres à la névrose obsessionnelle, la phobie, la psychose ou les maux d'estomac – les fameux problèmes d'assimilation (l'immigré et ses descendants non blancs étant perçus comme de simples « aliments », qui doivent se laisser « digérer » par le « corps de la nation française », en d'autres termes : le servir comme force de travail, tout en demeurant invisibles). Cette forme exacerbée du mal-être blanc, dans lequel une Marine Le Pen, un Alain Finkielkraut, un Éric Zemmour ou un Jean-François Copé puisent leur inspiration, j'ai pour ma part la prétention de l'avoir dépassée – même si l'emprise des préjugés racistes et leur réactivation politique et médiatique quotidienne exigent une vigilance de tous les instants.

LE MAL-ÊTRE ANTIRACISTE

Mais j'ai eu l'occasion de connaître un autre mal-être blanc : celui des antiracistes. Je suis en effet tombé, dans la gauche antiraciste, sur des gens qui devenaient littéralement malades lorsqu'on les qualifiait de Blancs. J'ai été surpris par exemple de la violence des réactions lorsque j'ai fait remarquer que certains plateaux télévisés consacrés au « problème de l'immigration » étaient composés à 100 % de Blancs, ou quand j'ai décrit l'assistance d'un meeting des Ni putes ni soumises comme une assemblée blanche. Cela s'est reproduit au MRAP, dont j'ai

été membre, où l'on m'a plusieurs fois accusé de dérive ethnociste pour avoir simplement déploré le fait que les assemblées du mouvement étaient quasi totalement blanches. On dit que lorsque le sage montre la lune, le fou regarde le doigt, et j'ai en l'occurrence la prétention d'avoir été le sage : j'ai pointé du doigt une discrimination systémique flagrante à l'encontre des non-Blancs (le fait qu'ils sont non représentés ou sous-représentés, y compris au sein d'une association antiraciste), et mes adversaires au sein du mouvement ont été les fous qui regardaient le doigt en me répondant très sérieusement que c'était moi le raciste – à l'encontre des Blancs présents dans la salle.

Il existe donc une catégorie de Blancs prêts à faire des efforts de solidarité avec les non-Blancs, mais qui ne supportent pas que soit contesté leur privilège, et notamment leur monopolisation de la juste cause antiraciste. Ce qui est insupportable est d'abord le simple fait d'être particularisé, parce que nous avons été élevés depuis le berceau dans l'idée que nous représentons l'universel, l'homme tout court. À tel point d'ailleurs qu'on parle des gens « de couleur » pour parler des Noirs, des Arabes et des Asiatiques, mais pas de nous-mêmes – comme si nous n'avions pas, nous aussi, une couleur : le blanc ! Ce qui est insupportable, c'est enfin de se représenter comme des privilégiés ou des dominants – et cette remarque vaut là encore aussi bien pour des hommes, des hétéros et des bourgeois.

Cette seconde manière de vivre sa condition blanche, sur le mode de la dénégaration, est sans doute la plus répandue. Elle peut se résumer par la formule suivante : « Il n'y a pas de différence entre Blancs et Noirs. » Cet énoncé est à la fois vrai et faux – ou, plus exactement, il est vrai abstraite-ment et concrètement faux. Ce qui est vrai est que les races n'existent pas en tant que réalité biologique, mais ce qui est fallacieux est de nier pour autant toute existence à la « race » : car si les races n'existent pas en tant que réalités biologiques, elles existent bel et bien en tant que croyance collective, et cette croyance se répercute dans la réalité sous la forme de paroles et d'actes – injures, discriminations – qui font qu'être blanc et être noir sont deux expériences radicalement différentes. En d'autres termes, il est vrai que nous ne sommes des Noirs, des Arabes ou des Blancs que dans le regard de l'autre, mais une fois cette évidence posée, le problème demeure, dans la mesure où toute l'existence humaine est

« Être blanc, c'est être élevé dans cette double imposture : le bénéfice d'un privilège, et la dénégation de ce privilège. »

une existence sociale, produite par les relations que nous tissons avec les autres, donc conditionnée par le regard de l'autre [Sartre, 1946].

LE PRIVILÈGE BLANC

Il existe enfin un troisième mal-être blanc, car si être nommé « Blancs » – et l'être par des non-Blancs – ne nous rend pas malades, nous avons pourtant, nous aussi, notre propre maladie !

Une première manière de parler de ce mal-être est celle, bête et méchante, de nos ennemis : « haine de soi », « complexe », « culpabilité postcoloniale »... C'est une idée assez classique chez tous les racistes : tout comme le non-juif qui se solidarise avec des juifs stigmatisés est nécessairement « enjuivé » [Sartre, 1946], le non-musulman qui se solidarise avec des musulmans est forcément « islamisé » ou « islamophile », et le Blanc qui se solidarise avec des Noirs ne peut être qu'un « négrophile », voire un « lécheur de nègres » comme on le disait aux États-Unis à l'époque des droits civiques [Luther King, 1963]. On peut donc, si on y tient, me qualifier d'« islamophile », de « lécheur de nègres » ou même de « suceur de bites de barbus » (sobriquet qui m'a été personnellement attribué sur un « chat » ; les barbus en question étant bien entendu les « islamistes »), mais il se trouve que ce n'est pas ça. Mon mal-être blanc est d'une autre nature : il est lié au fait qu'être blanc, en France, en 2013, c'est être un dominant. Même si, comme pour tout dominant, être blanc c'est aussi être élevé dans l'idée que l'on n'est pas dominant, que l'on est comme tout le monde, qu'on vit dans une société globalement égalitaire, et que notre réussite n'est que le fruit de nos dons et de nos efforts personnels. D'où une troisième réponse : « Être blanc, c'est être élevé dans cette double imposture : le bénéfice d'un privilège, et la dénégation de ce privilège. »

De cette imposture on ne peut s'extraire que difficilement et imparfaitement, par une ascèse de tous les instants – en acceptant, pour commencer, de se laisser instruire par des non-Blancs – de la même manière qu'on se distancie, tout aussi difficilement et tout aussi partiellement, de sa condition de mec, d'hétéro ou de bourgeois. On

pourra bien sûr objecter qu'il existe des ouvriers et des chômeurs blancs, qu'on peut difficilement qualifier de « privilégiés ». Le constat est pertinent, mais pas sa valeur d'objection : ces « Blancs pauvres » sont tout sauf des privilégiés si on les compare aux classes moyennes et supérieures, mais ils le demeurent relativement aux ouvriers et chômeurs non blancs, dans la mesure où ils ne subissent pas le même cumul d'oppressions – de la même manière que, du fait des rapports sociaux de genre, un homme pauvre peut être considéré comme un privilégié par rapport à sa femme.

Pour donner un aperçu concret de ce privilège blanc, je partirai d'une expérience personnelle. J'ai été amené, au fil de divers engagements, à écrire sur les violences policières et leur impunité, sur l'occultation du passé colonial et sur la loi antivoile, et j'ai vécu à chaque fois une même situation assez gênante où des personnes directement concernées par ces questions – des descendants de colonisés, des proches de victimes d'abus policiers, des filles voilées – me remerciaient d'une manière démesurée ou paradoxale. Ces gens me disaient en effet deux choses d'apparence contradictoire : d'abord ils me remerciaient infiniment, comme on remercie en principe celui qui nous a sortis de l'erreur et qui nous a apporté un savoir et une intelligence du réel que nous n'avions pas avant de le lire – puis, juste après, ils me disaient que j'étais dans le vrai, mais à un point que je ne soupçonnais pas, car ils savaient, eux, pour la vivre, que je n'avais fait qu'effleurer la situation de violence qui leur était faite.

Ces personnes me remerciaient donc comme si je leur apprenais tout et dans le même temps elles me signifiaient que je ne leur apprenais rien – et que c'étaient même elles qui avaient des choses à m'apprendre. Bref, on me signifiait que mes écrits ne valaient pas tant pour ce qu'ils disaient que pour le fait que c'était moi, un Blanc, qui parlait. Mes textes ne venaient pas combler un manque de savoir, ils levaient un interdit. Certains me demandaient même, purement et simplement, de parler à leur place, en ajoutant parfois indirectement, parfois explicitement : « Quand c'est vous qui le dites ce n'est pas pareil. » Ou plus explicitement encore : « Moi je ne peux pas le dire, car si je le dis, on va me répondre que je suis parano ou que je suis dans la victimisation », « Si moi je le dis, on va me répondre que c'est du double discours ». J'ai fini par comprendre, à partir de ces expériences, que

j'étais un Blanc, et qu'être blanc c'est être légitime, crédible, pris au sérieux, comme ne le sont pas des non-Blancs.

Là encore, je pourrais aussi parler en des termes voisins de ce que signifie dans la France d'aujourd'hui être hétérosexuel, de sexe masculin et d'origine bourgeoise. Lorsqu'on possède l'une de ces propriétés, et a fortiori quand on les possède toutes, on est légitime. J'entends par là qu'on se sent autorisé à penser, parler, viser des objectifs élevés, des diplômes et des professions prestigieuses, qu'on bénéficie ensuite de davantage de ressources pour y parvenir, et que l'on rencontre moins d'obstacles.

Ce que mon expérience de mec, hétéro, Blanc, fils de prof, a de spécifique, quand je la confronte à celle des homos, des prolos, des femmes ou des non-Blancs que j'ai pu croiser, c'est avant tout cela : je n'ai pas le souvenir d'avoir eu, au cours de mon enfance et de mon adolescence, de véritables doutes sur le bien-fondé de mes ambitions scolaires, professionnelles, intellectuelles, et même existentielles. Contrairement à un non-Blanc, je n'ai pas eu à me battre contre l'idée que telles ou telles études, tel ou tel métier, telle ou telle activité – par exemple étudier la philosophie, l'enseigner, publier des articles ou des livres –, ce n'était pas pour moi. Je ne me suis même jamais vraiment posé la question.

J'ai dû faire deux fois moins d'efforts pour réussir ce que j'entreprenais, mais auparavant j'avais déjà dû faire dix fois moins d'efforts pour seulement penser à l'entreprendre.

Je crois pourtant être quelqu'un qui se pose des questions – mais pas celle-là. Je ne crois pas être, comme individu, quelqu'un de particulièrement sûr de lui ou prétentieux – mais justement, parce que je suis blanc, je n'ai pas besoin de développer, en tant qu'individu, ces traits de personnalité. Je n'ai pas à être quelqu'un de particulièrement ambitieux pour ambitionner les plus hautes études ou les plus hautes carrières : mon statut de bourgeois blanc hétéro m'amène à les ambitionner « tout naturellement ». Le grand bénéfice personnel que me procure cette société bourgeoise, raciste et hétérosexiste dans laquelle je suis né et dans laquelle je vis encore, le bénéfice qu'elle procure à n'importe quel bourgeois blanc de sexe masculin et de

tendance hétérosexuelle – et qu'elle ne procure pas moins au plus antiraciste et au plus antisexiste qu'au plus raciste et au plus hétérosexiste – c'est celui-là : je peux ambitionner à peu près tout sans m'abaisser à devenir un « ambitieux », je peux gagner beaucoup sans m'abaisser à devenir un « gagnant », une carrière m'est ouverte même si je ne suis pas un « carriériste », je peux « arriver » à quelque chose sans pour cela devoir être un « arriviste ».

On m'objectera le fameux mérite. Comme Alain Finkielkraut passe son temps à le répéter, la République ne m'a pas tout donné : j'ai dû travailler pour réussir mes études et mes examens, ou pour écrire des livres acceptés par des éditeurs. Mais je sais aussi que, pour réussir le même type de parcours, un non-Blanc – comme une femme, comme un prolo, comme un homo – doit mobiliser deux fois plus de qualités individuelles. J'ai dû travailler beaucoup pour réussir tout ce que j'ai réussi mais deux fois moins que des prolos, des femmes ou des non-Blancs. Ou si l'on croit aux dons naturels plutôt qu'au travail : il a bien fallu que je sois naturellement doué pour réussir ce que j'ai réussi, mais deux fois moins doué que les non-Blancs qui ont réussi les mêmes choses.

J'ai dû faire deux fois moins d'efforts pour réussir ce que j'entreprenais, mais auparavant j'avais déjà dû faire dix fois moins d'efforts pour seulement penser à l'entreprendre. Pour s'autoriser les mêmes aspirations, un non-Blanc doit être tout ce que je n'ai pas eu à être : exceptionnellement intelligent, courageux, persévérant, confiant, inébranlable, ou bien prétentieux, ambitieux, arriviste – ou encore téméraire ou enfin complètement fou. Être un bourgeois blanc hétérosexuel m'expose à d'autres folies, mais m'épargne celle-là.

QUE FAIRE DE CE QU'ON A FAIT DE NOUS ?

Ce privilège blanc, chaque Blanc a le « choix » (par choix, j'entends simplement l'existence d'une pluralité d'options possibles. Mais il ne s'agit pas – les guillemets sont là pour le rappeler – d'un pur choix rationnel, opéré par une conscience souveraine, détachée de tout déterminisme) de le vivre sous différents modes, impliquant chacun une forme spécifique de mal-être – surtout lorsque, officiellement, notre système de valeurs se fonde sur la liberté, l'égalité et la fraternité. Trois grandes options sont possibles : l'adhésion, la dénégation ou la conscientisation.

L'adhésion consiste à faire corps avec son rôle de Blanc, sans la moindre distance, le moindre recul, la moindre réflexivité, et à mépriser tranquillement les non-Blancs – mais alors le mal-être nous rattrape forcément, sous la forme d'une peur panique, à chaque fois que des non-Blancs relèvent la tête et viennent nous rappeler qu'ils existent, qu'ils sont là et qu'ils sont nos égaux.

La dénégation consiste à s'abriter derrière des vérités premières : « Il n'y a pas de couleurs, blanc et noir, c'est pareil, il n'y a qu'une race : la race humaine. » Là encore, le mal-être nous rattrape, à chaque fois

Cette place est tout aussi problématique que celle des hommes dans le mouvement féministe, celle des hétéros dans le mouvement homosexuel ou celle des bourgeois dans le mouvement ouvrier, et si un soutien et des actions en commun peuvent être nécessaires, des moments de non-mixité le sont tout autant.

que quelqu'un soulève la question du privilège blanc, à chaque fois même que le mot « Blanc » est prononcé.

La conscientisation, enfin, consiste à assumer pleinement sa condition de Blanc, en considérant que le Blanc existe bel et bien comme croyance et comme rang social. Cette prise de conscience ouvre à son tour sur trois modes d'existence – sur lesquels on peut se fixer, mais entre lesquels on peut aussi hésiter ou naviguer, sans

forcément en avoir une pleine conscience et une pleine maîtrise.

La première possibilité, plutôt rare, est le cynisme : « Je sais que j'occupe une place privilégiée, je sais que je n'ai eu qu'à naître blanc – comme, sur d'autres plans, je n'ai eu qu'à naître mec, hétéro, bourgeois – pour occuper cette place privilégiée. Je jouis de mon privilège et tant pis pour les non-Blancs. La liberté, l'égalité et la fraternité, je sais que c'est du vent, mais la conscience de cette imposture ne m'empêche pas de vivre. »

Plus fréquente est la seconde option : la mauvaise conscience, qui ne fait guère avancer la situation des non-Blancs mais me paraît, à tout prendre, une posture subjective moins écoeurante que la bonne conscience et l'arrogance qui existent dans ce pays, jusque dans les

milieux progressistes et antiracistes. La dernière solution consiste à être autant que possible aux côtés des discriminés, des sans-papiers, des filles voilées exclues de l'école, des émeutiers emprisonnés, de toutes celles et tous ceux qui luttent contre l'impunité policière – à être en somme partout où des non-Blancs se réunissent pour combattre la domination blanche. Cette option, la meilleure à mes yeux, consiste à être non pas un Blanc honteux ou un Blanc complexé, comme peuvent le dire des adversaires malveillants, mais un traître blanc. Il ne s'agit pas de se détester mais de détester son privilège – et le système social qui le fonde.

ÉLOGE DE LA TRAIÎRISE

Le passage à l'ennemi est certes critiquable moralement lorsqu'on est issu de la classe dominée et qu'on choisit de collaborer avec la classe dominante, mais c'est un acte moral – le seul acte moral possible – lorsqu'on est issu de la classe dominante et qu'on ne veut vivre ni dans le mensonge, ni dans le cynisme, ni dans l'impuissance et la mauvaise conscience.

Une telle conclusion laisse bien sûr en suspens une question énorme : celle des modalités concrètes de la traîtrise. De nombreux problèmes pratiques se posent, comme celui de la place des Blancs dans la lutte d'autoémancipation des non-Blancs. Cette place est tout aussi problématique que celle des hommes dans le mouvement féministe, celle des hétéros dans le mouvement homosexuel ou celle des bourgeois dans le mouvement ouvrier, et si un soutien et des actions en commun peuvent être nécessaires, des moments de non-mixité le sont tout autant. Une série d'écueils menacent sans cesse : confondre soutien et leadership, confondre identification partielle et identification totale, se croire arabe, noir, musulman, sans-papiers ou émeutier quand on ne l'est pas soi-même et qu'on ne subit pas soi-même les discriminations qui vont avec. Par identification partielle, j'entends par exemple le fait que mon engagement en tant qu'enseignant contre l'exclusion des élèves voilées m'a valu d'être « tassocié » aux filles voilées et aux « islamistes » qui sont censés les inspirer, et de me retrouver, pour la première fois de mon existence, sinon porteur d'un stigmat, du moins précédé d'une mauvaise réputation et sommé de me justifier en permanence. Mais cette

identification « par le camp d'en face » ne me permet pas de m'identifier moi même aux musulman-e-s stigmatisé-e-s, dans la mesure où la mauvaise réputation qui m'a été faite est moins infâmante et surtout beaucoup plus circonscrite dans l'espace et dans le temps. La différence de nature entre ma stigmatisation et celle des non-Blancs réside dans le fait que j'ai toujours eu, en tant que Blanc, la possibilité de me retirer, momentanément ou définitivement, dès lors que la pression liée aux injures, aux attaques ou à la nécessité permanente de me justifier devenait trop pénible. Une telle porte de sortie n'existe tout simplement pas pour les femmes voilées, comme elle n'existe pas pour les Noir-e-s ou les Arabes, qui sont exposés à la stigmatisation, au soupçon et au risque de subir une offense raciste en tout lieu et en tout temps, qu'ils soient engagés dans une lutte politique ou qu'ils aillent s'attabler à la terrasse d'un café. Contrairement au non-Blanc qui porte son stigmate sur lui (par son apparence physique ou son patronyme), le Blanc, même le plus engagé, le plus « négrophile » ou le plus « islamisé », ne porte son stigmate que dans des espaces bien délimités (les sphères militantes, la société des gens « bien informés ») et pour une durée qui peut être interrompue par lui-même : dès qu'il quitte l'arène politique, il redevient « respectable ».

Bref, une fois prononcés les grands mots – trahison, passage à l'ennemi, lutte politique pour la destruction de la domination blanche –, tout reste à dire, à faire, à construire. Les écueils et les contradictions ne manquent pas, et un certain mal-être perdure, sous de multiples formes : l'épuisement d'un combat où l'on est avec David contre Goliath, le découragement, une partie de la tension du rapport de domination Blanc/non-Blanc qui se répercute nécessairement entre militants d'une même cause, malgré le travail en commun, la nécessité épuisante d'un perpétuel retour sur soi, les remises en question... Cette option pose en somme sur le plan pratique une foule de questions auxquelles je n'ai pas de réponse, mais il y a une joie dans la lutte, et parmi toutes les manières de vivre sa condition blanche, c'est celle-là que je choisis, par élimination, parce que toutes les autres me dégoûtent.

COLLECTIF RACISÉ·E ET DÉCOLONIAL C.R.E.D

CRED@RISEUP.NET

EXTRAIT DE L'OUVRAGE :

DE QUELLE COULEUR SONT LES BLANCS ? SYLVIE LAURENT

MISE EN PAGE : YOSHIAKI AVEC SCRIBUS